



© Error, 2021.

Ce texte est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution  
— Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International  
(CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture libre de cette licence.

<https://abrupt.cc/partage>

JÉRÔME ORSONI

# RUISSELLEMENTS

## B

NULLE ÉPIPHANIE

ici

tombées dans le cosmos zéro

les ombres

(pas plus que leurs corps)

n'ont épaisseur

ce ne sont rien que bouffées qui ânonnent

en chœur la théorie des mêmes greffés

avec ou sans accent

à la chair de l'inconscience

ici

jamais rien ne se révèle

aucun souffle

pas même du bout des lèvres  
que baiser de viande molle  
à l'incarnat flétri  
un défaut de la langue  
en nos incarnations vieilles  
l'émission d'un message —  
qu'est-ce qu'il a dit déjà ?  
— espoir nul de rémission  
ici et puis là-contre  
sur le rivage  
un sentiment plus vague  
brisé c'est-à-dire  
à l'image incertaine  
de ce bleu dilué par instants  
nuance égée  
usage manifeste  
de nos antiques plongées  
liens entre la profondeur et l'attitude  
la rougeur de l'altitude  
même le léger coule  
me dis-je  
s'enfonce et se perpétue  
un maître quelconque gueule  
quelque chose à son chien  
tape sur le front  
de mer ou bien de guerre

comment vivre la vie  
sans le pouvoir  
rien que la puissance ?  
les questions sont des suspens  
jamais des points  
failles dans la logorrhée qui est  
lui l'homme s'est tu depuis  
pas la mer  
couleur de sel  
d'algues  
et d'ailes lointaines  
quand obèse  
la femme quelconque prend le relais  
et les chiens en photographie  
comme dans une illisible grammaire  
où l'univers viendrait s'écrire  
dans le vide des phrases  
album de famille insensé  
à tour de rôle à présent  
ils posent avec les animaux  
un de chaque côté  
(à droite les garçons  
à gauche les filles  
nuance élée)  
là  
entre mes mains

pour ce qu'il en est de moi  
je cherche que faire  
de mon sentiment grec  
nimbé dans le brouillard  
de cette indifférence toujours plus épaisse  
et au sens opaque  
les chiens aboient  
la femme marche avec difficulté  
dans le chenil de l'univers souviens-toi de ceci :  
toujours quelque chose te sera enlevé  
une part de monde ou bien d'honneur  
un pan de ciel  
et c'est à toi que tient  
de toi qu'il dépend  
de condamner l'avenir  
ou d'absoudre le destin  
cependant que le vent innocent  
lui  
ne faiblit pas  
regarde  
notre commune condition  
demeures plates de l'ancienne physique  
ici passent les ombres  
une à une  
et le regard se perd de les chercher  
depuis mon poste d'observation

je suis oreille archipel art du principe  
guetteur d'esprits  
que dit-il le cerveau ?  
demande soudain l'enfant  
liquide nymphe  
à l'endroit où s'originent nos récits  
mythes et blasphèmes  
moins pour couper le courant  
et l'éteindre pour toujours  
que pour en connaître le flux  
et elle dit  
de sa voix haute  
je ne suis pas une dépendance  
pas une province de la violence  
je ne suis pas captive  
je peux parcourir les plaines involontaires de l'acte  
en finir avec le drame  
m'en faire le terme jeune  
et elle voudrait le crier  
plus fort  
mais quelqu'un entend-il encore quelque chose ?  
et quelqu'un comprend-il encore quelque chose ?  
chut (c'est moi qui l'ajoute)  
ne dis pas un mot  
des escarres sur la peau lisse de l'Occident  
cette surface triste de qui tourne le dos

à l'océan  
que faire de mes prophéties muettes ?  
hygiène du hasard  
parfois je trace des signes  
pour qu'ils prennent forme  
m'enseignent quelque savoir  
qui ne m'appartient pas  
ne provient pas de moi  
invente des dialectes  
qui ne se prononcent pas  
machine des luttes  
fomente des complots  
qui échouent d'avance  
moi l'inventeur des combats perdus  
je dis qu'il n'y a pas de gloire dans la chute  
un rôle tout au plus  
peut-être et pourtant  
le reste  
— c'est-à-dire l'univers —  
le reste  
s'entête dans l'éloge grégaire  
de notre immonde condition  
nous en informent les sens  
n'est-ce pas ?  
histoire informe de toute atmosphère  
présence



ou autres volutes inverses  
volumes et parfums en suspens  
formes donc  
et puis couleurs que j'énumère les yeux rivés sur le vague  
bleu jaune  
blanc transparent  
bleu tirant sur le mauve  
jaune tirant sur la couleur de l'écume  
vagues mousses qui lèchent douces les pierres  
digue le sable  
un peu plus orange  
pâle ou un peu moins  
couleur d'agrumes au soleil d'hiver  
lumière chaude même quand il fait froid  
une qualité d'exposition sans pareille  
air léger qui se traverse sans effort  
nulle épaisseur entre les êtres  
semble-t-il  
sur le bourdon juste du paysage  
roulement roulis sourd  
chant plastique gamme  
avec chaque crépuscule  
les mirages disparaissent  
derrière les biens immeubles  
barres de béton qu'on dirait l'horizon  
il n'y a plus de nom

tout ce qui se dit s'épuise  
ici  
dans le bitume des odeurs confuses  
sur la terre couverte  
recouverte la roche exaspérée  
que d'arts se sont perdus  
je ne suis pas le lieu de la déploration  
le monde est sous verrou  
plaques dalles colmatent nos comas  
semblables à l'infini  
énième adieu à l'antique  
sans même un combat  
tout passe  
et la couleur aussi  
murs gris cassés passés maintes fois ravalés  
derrière le monde continue de couler  
mais tout est aveuglé  
éclaircies reflétées à la surface du verre  
ou bien de la mer  
éclats ophtalmiques  
pas d'autre chance que migraine  
échappée  
les volets clos  
s'enfermer  
et disparaître dans le sommeil  
qu'inspirent les sens

et puis quoi encore ?  
effluves que science  
à la reprise  
d'aucuns diraient manière de résurrection  
seins en tête  
et à la bouche  
quand la bouche elle  
hèle râle  
autrement qu'à l'envers  
et fabrique les essences  
de nos parfums de personne  
orient de l'ailleurs  
où dit-on les corps ont toute leur part  
ainsi s'inventent nos légendes  
mythes et blasphèmes  
sur les souvenirs qui planent  
aux alentours des choses  
mais sans les toucher jamais  
apprends à expirer  
me dis-je  
injonction à quelque songe indistinct encore  
apprends  
mieux que la muse  
apeurée  
tous sens en suspens  
respiration en alerte

bronches de l'alternative  
qui halètent  
la mer bleue le ciel bleu tout  
et tes cheveux châtons  
tirant sur le blond  
bien longtemps encore après la fin de l'été  
comme des fleurs desséchées qui embaument  
un massif jaune  
la même antique histoire  
de l'être  
où tout devient  
et reste agréable l'odeur  
au creux du poignet  
du cou  
des cuisses  
figue ou pamplemousse  
citron ou mandarine  
raisin ou bien destin  
pas de point ni de note finale  
raison j'ajoute  
car toutes les fesses le savent  
que ne nous sommes-nous  
attachés  
qu'aux apparences trop sages  
nous qui errons là  
entre espoirs trop minces trop

décus certes mais séchés surtout  
et en lesquels plus personne ne veut croire  
surtout  
pas même nous  
qui est l'idole ?  
sauf nous  
qui traversons la route  
saluons le présent  
à quoi bon connaître son nom ?  
quand même nous le saurions  
nous ne serions jamais  
que papillons euphoriques  
éparpillés hélas  
poissons narcissiques  
mécaniques passions  
dis-moi toi comment tu t'appelles  
pour que je puisse moi  
enfin  
exister  
et il y aura encore  
me dis-je  
des moments de latence  
la distance  
l'écart entre les corps  
Icare entre les êtres  
alors que dire ?

si tu crois encore atteindre au but  
reviens  
à quoi te sert-il de partir ?  
si tu sais qu'ici ou nulle part  
c'est idem  
quelque lieu partout le même  
uniforme je regarde mes pieds  
quand était-ce  
la fin de l'été ?  
j'estime  
espace  
trace les cimes du bout des doigts  
du bout des lèvres  
fais un plus un égale trois  
sans rien ajouter  
surtout pas d'étant  
rien n'est donné  
tout se donne  
on saute dedans à cloche-pied  
parvis des mondes désertés  
et dedans ruine  
pourtant  
commentent-ils  
pourtant les cloches  
on les fait sonner  
qui a jamais prétendu qu'il était aisé

de comprendre ?  
je regarde l'époque  
qui fait cloque  
elle devrait éclater mais enfle  
gonflent les proportions indignes de son nom  
tu sais  
lui avais-je avoué un soir  
tu sais  
moi non plus je ne crois plus en rien  
alors à quoi bon continuer ?  
m'avait-elle demandé  
d'un air rassuré  
précisément pour cette raison  
que nul ne le sait  
encore une saison à chercher  
quelque chose qui dit  
que ce n'est pas fini  
après quoi je m'en irai  
et puis donc  
science qu'effluves  
où le monde s'évapore  
célestes fumées  
qui aveuglent nos yeux cillés  
bleu caché dans le gris  
feu qui allume nos vies  
je récite ma cosmogonie insane

et demande pardon  
à tous  
aux fanatiques aux illuminés  
aux terroristes aux assassins  
aux menteurs et aux saints  
pardon pour les désastres planifiés  
les éruptions fictives  
de nos âmes factices  
abattues par leurs balles réelles  
pardon pour les âmes perdues  
les causes perdues  
nos corps perdus  
à leurs trahisons sacrifiés  
pardon pour les cœurs en jachère  
notre mère la misère  
et les hymnes des fous  
déclamés sous leurs électrochocs  
pardon pour les cages  
où nous demeurons entassés  
suçant des amours blafardes  
à l'ombre de leur tragédie  
pardon pour les clameurs  
cantiqes des otages  
fabrique du secret  
réduit où nous sommes cloîtrés  
pardon sans pardon



que déraison  
n'est-ce pas elle  
mémorable  
l'histoire de tout repentir ?  
faire le tour de toutes choses  
et s'admirer vieilli  
sur le pas d'une porte  
Pénélope file  
à la vitesse de la lumière  
à la vitesse de la pensée  
l'étoffe cinglante  
d'une si sanglante défaite  
qu'on dirait jour de fête  
les héros ne sont pas morts  
ce n'est pas vrai  
ils ont vendu leur épopée  
bradé leurs divinités  
c'est eux qu'on voit  
sur la scène aveuglante  
où ils se donnent à admirer  
et comme tout se consume  
dans une infinie bêtise  
traîtrise sans complexe  
quand la langue pendouille  
elle est prête à lécher  
sexes mortifères

que restera-t-il de nous  
nous qui fûmes choses perplexes  
quoi sinon vestiges cruels  
exhibant nos ruines  
dans le foyer des vivants ?  
n'est-il pas pour nous  
ce saint sang  
que nous lapons  
telles bêtes sans nom ?  
or que demeure  
sinon l'absence ?  
et nous  
plongeurs antiques  
en nos mythiques piscines  
ne cherchons pas la source  
tarie  
en réponse tardive  
je dis à l'enfant :  
de cette Méditerranée  
ne retiens pas l'accent  
mais la lumière  
et à part moi j'ajoute :  
est-ce que je crois  
en la voix pure  
ou est-ce que je mens ?  
au bout de mes doigts

à de fragiles oiseaux  
au soleil posés  
sur les rochers  
j'adresse ma prière :  
ô mes frères inhumains  
ce monde où nous sommes  
tombés  
serais-je prêt à lui dire  
oui  
en tout  
ou en parts légères  
et comme découpées  
par vos paroles ailées ?  
la maîtrise est une trahison  
ô mes frères plumés  
tout ceci qu'en faire ?  
sinon l'appeler  
*chants.*



*La continuité de cet antichair se fabrique sur le réseau.  
<https://www.error.re/ruissellements-beta>*

\*

*Nous œuvrons au désœuvrement.  
Sans émoi, nous y jetons la littérature  
et ce qu'elle peut encore avoir d'idées.  
Notre fabrique se place du côté des courts-circuits.*



*La piraterie littéraire n'est jamais finie.*  
*<https://www.error.re>*

« invente des dialectes  
qui ne se prononcent pas  
machine des luttes  
fomenté des complots  
qui échouent d'avance »

JÉRÔME·ORSONI·RUISSELLEMENTS·B  
ERRORIS·SITUATIO·XI·MARTII·MMXXI  
POETICA·PIRATICA·INFINITA·EST  
WWW·ERROR·RE